

— Vous croyez, monsieur le docteur, que mon père mourrait de chagrin, si j'allais à Paris et n'en revenais pas ?

— Je n'en doute pas, répliqua vivement le médecin, enchanté d'avoir rencontré une corde sensible à faire vibrer dans le cœur de son malade.

— Il pourrait venir avec moi.

— Vous n'y pensez pas, André. Votre père, quitter à son âge son pays natal, ses habitudes de villageois, pour prendre celles de Paris ? Cela n'est pas possible, et il n'y résisterait pas.

— Vous avez raison. Je suis un fou. Je ne penserai plus à Paris, je resterai ici pour y soigner mon père, et, si je lui survis, pour y mourir comme il veut y mourir lui-même.

— A la bonne heure ! Voilà penser et parler en digne garçon, en bon fils. Vous me promettez de persévérer dans cette résolution ?

— Je vous le promets.

— Bien, très-bien ! je compte sur vous.

Après ces mots, le docteur lui donna la main et se retira, sans ordonner d'autres médicaments que le courage et la persévérence ; c'étaient, en effet, les seuls qui convissaient pendant les quinze jours qu'il s'abstint d'aller dans la chambre d'Aline, dont il n'avait rien dit au médecin. André était devenu presque ce qu'il était autrefois, et son vieux père en pleurait de tendresse et de bonheur. Mais malheureusement il retourna dans la chambre fatale, où le siège, le piano, la couche d'acajou, le portrait, par un charme indésinissable et funeste, le replongèrent bientôt dans son premier état.

Quoique supérieur, par l'instruction et les manières, aux jeunes gens de son village, André en partageait sur bien des points les préjugés et les idées fausses. Ayant appris du médecin qu'il fallait être riche pour mener une vie brillante à Paris, ayant entendu dès son enfance répéter à son père et à tout le village que les caves de la fée Margot recélaient de grands trésors, ces deux souvenirs, se combinant ensemble dans sa tête, y firent naître une idée qui fut cause de sa perte,

— Est-il bien vrai, dit-il un jour à son père, que la fée Margot a caché de grands trésors dans ses caves ?

— Tous les anciens l'assurent, répondit Personneau, et tu sais...

— Que cela doit-être vrai; car les anciens en savent plus que nous. Est-ce que personne n'a essayé de les prendre ces trésors ?

— Oh ! que si. Plusieurs sont entrés dans les caves avec ce projet-là, mais ils n'en sont jamais sortis.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, pour réussir, disent toujours les anciens, il faut prendre une poule noire, la porter à la croisée de deux chemins, et là, faire une cérémonie magique que personne ne connaît. Il y a aussi des paroles à dire.

— Ah ! il y a aussi des paroles ?

— Sans doute. Des paroles qu'on ne connaît pas plus que la cérémonie, et qui sont peut-être des blasphèmes.

— C'est malheureux, continua André sans avoir remarqué les derniers mots de son père : c'est malheureux, car il y a des richesses perdues qui feraient grand bien au pauvre monde. Sait-on ce que sont devenus ceux qui ont essayé de les prendre ?

— Comme on ne les a jamais revus, on a pensé que la fée les a étranglés et enterrés auprès de ses trésors pour les punir de leur péché.

— C'est une fin bien triste pour eux, surtout s'ils sont morts sans confession.

— Cette réflexion pleuse mit fin à l'entretien.

Pendant trois jours, ce que son père lui avait dit de la fin misérable de ceux qui avaient tenté de s'approprier les trésors de Margot, fit sur l'esprit d'André une impression profonde et terrible. Etre étranglé et ensouï dans une terre que la religion n'avait point consacrée, lui paraissait le dernier des malheurs, en ce qu'il atteignait un homme en cette vie-ci et le privait pour jamais de la bénédiction éternelle en l'autre